

PROLOGUE

La fourmilière de Prague

L'Europe centrale est une région boisée au climat peu amène, coupée des océans et dépourvue de véritables ressources minières ou d'autres richesses naturelles. Maintes fois dépeuplé par les guerres et les épidémies, fragmenté des siècles durant en fiefs sans ampleur politique : un centre pauvre, un centre vide.

Rares et brefs les épisodes où l'influence des pouvoirs locaux avait dépassé leurs frontières. Comme le découpage du globe, les nouvelles formes rationalisées d'économie et de contrôle social s'étaient toujours décidées ailleurs. Mais voici qu'en l'espace de quelques générations, les habitants de ces contrées avaient amassé une richesse de loin supérieure à la moyenne de l'économie mondiale. À l'aube du xx^e siècle, au terme d'une phase d'intense industrialisation, le Reich allemand et l'Empire d'Autriche-Hongrie étaient devenus des États prospères aux armées surdimensionnées qui manifestaient à grand bruit leur assurance nouvelle. Ces parvenus mirent longtemps à comprendre qu'un essor si rapide changeait l'équilibre du monde et devait se payer sur le plan politique.

Du jour au lendemain, ils se virent cernés, menacés par des voisins avides et hostiles. Les « cercles dirigeants » d'Allemagne et d'Autriche s'aperçurent trop tard que des

puissances plus anciennes et mieux établies qu'eux exploitaient sans vergogne leur avantage diplomatique et n'étaient disposées en rien à leur laisser le champ libre. Peut-être étaient-elles même convenues d'annexer et de piller ce centre téméraire – soupçon qu'alimentaient sans cesse de nouvelles preuves. À l'est : la Russie, colosse imprévisible, prête à lancer plusieurs millions d'esclaves dans une guerre de conquête. À l'ouest : la France envieuse et les boutiquiers britanniques, qui péroraient sur les valeurs de la civilisation mais ne pensaient qu'à leurs rentes. Au sud enfin : l'Italie opportuniste, État-satellite aux dents longues qui se rallierait à coup sûr au camp le plus nombreux malgré toutes ses promesses d'alliance. L'étau se resserrait, c'était une prise d'étranglement, et on s'y opposa enfin le 1^{er} août 1914. En tout cas, c'est ce que racontèrent les journaux. Et quelques jours suffirent pour que tous les habitants du centre de l'Europe se fassent à cette nouvelle et intéressante expression : *guerre mondiale*.

Un an plus tard, le Dr Franz Kafka, 32 ans, juif, célibataire et fonctionnaire de l'Office d'assurances contre les accidents du travail, n'avait pas encore vu la guerre. C'était un homme tout en hauteur, mince, presque dégingandé, profondément nerveux malgré son allure juvénile, sujet aux insomnies et aux migraines, mais tout à fait capable de servir : en juin 1915, après un examen physique rapide, on le jugea apte à l'armée. Mais l'Office d'assurances – et plus certainement ses supérieurs hiérarchiques Pfohl et Marschner, qui l'appréciaient – demanda à réquisitionner ce juriste indispensable à son bon fonctionnement, et le commandement

militaire fit droit à cette requête : tout en l'inscrivant *pour la forme* dans le registre matricule d'une quelconque compagnie de réserve, il déclara Kafka « *dispensé jusqu'à nouvel ordre* ».

Peu de temps auparavant – aux premières heures de la guerre encore, même si l'élan patriotique était déjà retombé –, un bref voyage en Hongrie avait mené le Dr Kafka près du front des Carpates, dans la zone de regroupement. Il avait vu des officiers, des Allemands en uniforme, des aumôniers, des infirmières de la Croix-Rouge, des convois de blessés, des canons empaquetés dans les règles de l'art, et surtout des réfugiés, des files entières de réfugiés en haillons, fuyant en sens inverse la Pologne et la Galicie où ils avaient échappé de peu à l'avancée des Russes. Kafka avait vu les préparatifs d'événements démesurés, il avait vu leurs conséquences. Mais les événements eux-mêmes, le grand affrontement, la grande libération, qu'en était-il ? Au cinéma, dans les actualités, tout se montrait sous un jour assez différent – moins misérable surtout, moins prosaïque.

Kafka n'était pas le seul à avoir des doutes. L'aspect aventureux et exaltant de la guerre, les technologies de pointe, la camaraderie, la bravoure victorieuse – les gens de l'arrière ne connaissaient tout cela que par les récits des journaux et par les rares images qui dansaient, muettes, devant leurs yeux, sans révéler rien d'essentiel. Leur quotidien à eux, c'était une nourriture fade et rationnée, une inflation hors normes, des pièces sans chauffage, la censure, les chicanes administratives, la militarisation et la dégradation de l'espace public. « Front intérieur », disait la presse, mais c'était un mensonge patent auquel personne ne croyait. Tout se jouait là-bas, sur le vrai front ; ceux de l'arrière, eux, se voyaient condamnés à une attente passive dont ils avaient à déchiffrer

l'origine et le sens dans les rodomontades des comptes rendus d'état-major. Entre ces deux mondes, un abîme se creusait qui sapait le moral de la population et pouvait devenir dangereux.

C'était un des problèmes modernes et inédits de *communication* qui s'imposaient aux politiques à mesure que la guerre durait : faute de pouvoir la remporter à très brève échéance, il convenait de mieux la « vendre ». Ainsi naquit l'idée, cousue de fil blanc et néanmoins bienvenue, de faire tâter de la *vraie* guerre à la population, de lui proposer une expérience qui l'inclurait dans la communauté tant invoquée des combattants. Il s'agissait de *reconstituer* la guerre à domicile – pas sous la forme de ces inénarrables expositions qui, au XIX^e siècle encore, avaient momifié les batailles du passé en ravalant les armes et les bannières au rang des pièces poussiéreuses des musées d'histoire naturelle. Non : aux sens émoussés des citadins, on proposerait une véritable *aventure*, quelque chose que les gens n'oublieraient pas de sitôt et dont ils parleraient longtemps.

Très peu après le début de la guerre, les villes avaient vu défiler en cortèges triomphaux des armes prises à l'adversaire ; et, à Leipzig, la fameuse « Exposition universelle de l'industrie du livre et des arts graphiques » (que le Dr Kafka, en bon littéraire, n'avait pas manqué) s'était dotée d'une section militaire où quatre sculptures de cire représentant des soldats ennemis dévisageaient le visiteur armes à la main : petit frisson à peu de frais dont on sut gré aux organisateurs. Mais faire *participer* les gens au lieu de les ébaubir – voilà une trouvaille que personne n'avait encore faite à l'automne 1914. À ce stade, on se figurait encore la guerre comme un mouvement vaste, massif, explosif et impossible

à contrefaire, à l'instar de la mer par exemple. Avant qu'on puisse *jouer* à la guerre, il fallut que celle-ci se fige de plus en plus et que les tranchées prennent l'importance cruciale depuis longtemps prédite par les experts de l'armée. Creuser la terre, on pouvait le faire partout – alors pourquoi pas sur la Reichskanzlerplatz, dans le quartier berlinois de Westend ? C'est là, pendant l'été 1915, que des badauds purent pour la première fois descendre dans une « tranchée d'exposition » parée de bois, sèche et toute propre¹.

On peine aujourd'hui à comprendre comment ces tranchées – bientôt reproduites dans d'autres villes, comme de bien entendu – aient pu si vite drainer les masses et même devenir de véritables attractions populaires : après tout, ce qu'on présentait là comme une prouesse technique n'était rien qu'une mesure de défense primitive. Se terrer comme des taupes et guetter l'ennemi pendant des semaines et des mois – c'était à mille lieues de l'affrontement viril et chevaleresque qu'on avait dépeint sous un jour si glorieux, et la victoire *rapide* promise à la population ne viendrait sûrement pas de là. Pourtant, la propagande et le réalisme du spectacle firent leur effet, persuadant peu à peu le public du caractère exceptionnel de la chose : on découvrait là des systèmes *complexes* de tranchées aux lignes brisées ou méandreuses, munies d'abris, de stations d'écoute, de téléphones, d'obstacles en fil barbelé et, bien évidemment, de marches pour monter à l'assaut. Tout cela se vivait *in situ*, et ceux qui n'y allaient pas eux-mêmes retrouvaient l'événement dans les actualités : on y voyait des dames de la bonne société, en robes longues et chapeaux à la mode, descendre prudemment dans une tranchée au bras de messieurs en uniforme pour se faire une *idée* de la guerre.

Prague ne voulut pas être en reste, bien sûr. On trouva vite une friche facilement accessible grâce aux transports publics : la Kaiserinsel, île toute en longueur qui divisait le cours de la Moldau sur plusieurs kilomètres, dans le nord de la ville, et dont la pointe jouxtait le vaste Baumgarten. L'été, ce parc servait de lieu d'escapade à tous les Pragoïs qui ne pouvaient s'offrir une maisonnette à la campagne ; il était facile de prédire qu'une authentique « tranchée de guerre » ajouterait aux terrasses, aux aires de jeu et aux pelouses à pique-nique une nouvelle touche de divertissement plus que bienvenue.

Ce fut un succès monstre. La pluie eut beau tomber à seaux aussitôt la tranchée ouverte, et le soleil ne plus se montrer des semaines durant, la ligne 3 du tramway peina à soutenir l'affluence : le seul 28 septembre, pour la Saint-Venceslas, jour férié en Bohême, 10 000 personnes passèrent les tourniquets de la « tranchée d'exposition », pendant que les fûts de bière roulaient bon train dans le parc voisin et que la fanfare du 51^e régiment d'infanterie encaissait bravement les rafales. Ce n'était pas une simple annexe du Baumgarten, c'était un parc d'attractions à part entière. Et pour couronner le tout, on pouvait baguenauder la conscience tranquille : car les bénéfices, comme de juste, étaient reversés à « *nos guerriers blessés* ». Même l'évêque auxiliaire de Prague trouva bon de soutenir ce « show » par un don de 50 couronnes.

Pour autant, le *Prager Tagblatt* fit fausse route en assurant que « *ni vent ni tempête ne peuvent infliger le moindre dommage au site* ». Car les pluies diluviennes grossirent le flot de la Moldau mètre après mètre ; pour finir, la rivière submergea l'île et, du même coup, la tranchée creusée à grands frais. Il fallut des semaines pour évacuer la boue et les débris. Début

novembre, enfin, on put annoncer fièrement qu'une version améliorée attendait les Pragois : à côté de la tranchée, qu'on avait renforcée, se dressait désormais un restaurant couvert avec bière et saucisses ; et la fanfare, dorénavant, jouerait *tous* les dimanches.

Le Dr Kafka n'était pas mélomane, mais il était curieux. Pour un peu, il aurait manqué le spectacle : fatigué comme toujours, les tempes douloureuses, il n'avait pas eu la moindre envie de faire la queue entre des parapluies dégoulinants et des enfants braillards. Et puis, le film de l'inauguration avait été projeté à Prague, des cartes postales passaient de main en main, le moindre écolier en parlait – on pouvait se faire une impression sans s'exposer à ces désagréments. Mais, tout de même, c'était peut-être le moment d'aller y regarder de plus près. Car on reprenait justement goût à parler de la guerre ; les annonces de victoires, longtemps aux abonnés absents, s'étaient de nouveau jour après jour dans les journaux ; et, au bureau comme dans la rue, pour la première fois depuis des mois, la question se posait de ce qui viendrait *ensuite*, quand tout serait fini.

Le fonctionnaire Kafka, qui évitait autant que possible les débats politiques, se sentait gagné à son tour par une excitation inhabituelle et presque perturbante. C'est qu'il avait des projets, lui aussi. Il voulait quitter Prague, il avait soif de cette urbanité occidentale qu'il avait découverte à Paris et à Berlin et qui faisait passer sa vieille ville natale pour une arrière-cour confinée. Ses parents, ses sœurs, ses amis connaissaient ce désir, même s'il en parlait rarement. Mais personne ne le prenait très au sérieux. C'était un plan sur la comète, qui ne faisait pas oublier une seule seconde un quotidien de plus en plus sordide. Ni l'angoisse, d'ailleurs.

Kafka avait deux beaux-frères sur le front. S'ils revenaient vivants, là, d'accord, on pourrait reparler de Berlin.

Sauf que c'était l'État qui mettait tout à coup la question de *l'après* sur la table. La monarchie austro-hongroise proposait un pari à ses sujets : ils pouvaient miser sur la victoire ; s'ils gagnaient, ils remportaient 5,5 % d'intérêts annuels et, pour finir, récupéraient leur mise ; s'ils perdaient, ils perdaient tout. Bien sûr, on n'aurait pas été très avisé de parler ouvertement de pari, car il aurait fallu évoquer du même coup le risque d'une défaite – hypothèse qui resterait encore longtemps taboue, même parmi les technocrates de l'armée. On parla donc d'« emprunts de guerre » : les citoyens prêtaient de l'argent à l'État pour qu'il poursuive la guerre, récolte le butin et redistribue ensuite une partie des bénéfices à ses millions de créanciers. Tous profiteurs de guerre : vue sous cet angle, la transaction semblait nettement plus sympathique. Et comme personne n'imaginait que le débiteur cesserait peut-être d'exister avant de passer à la caisse, les dons, deux fois déjà, avaient afflué massivement. Mais le succès du « 3^e emprunt de guerre austro-hongrois », le dernier en date, était en train de défier les pronostics les plus optimistes : déjà plus de 5 milliards de couronnes échangées contre des obligations d'État. Entre un aigle à deux têtes, un ornement Jugendstil, des cachets officiels et les signatures de hauts responsables, on vous promettait la lune jusqu'en 1930*.

Des intérêts élevés versés sur le long terme – cette perspective galvanisait Kafka quand il repensait à Berlin. Il ne doutait pas plus du sérieux de cette offre que ses collègues de

* L'aigle à deux têtes était le symbole de l'Autriche-Hongrie, à la fois empire autrichien et monarchie hongroise.

bureau : après tout, leur administration elle-même, l'Office d'assurances, avait fait preuve d'un patriotisme indiscutable en investissant dans les emprunts une importante partie de ses précieuses réserves – 6 millions de couronnes depuis le début de la guerre. Mais Kafka hésita longtemps à l'idée de tout ce qui dépendait de cette décision. Fuir son travail, sa famille, Prague – s'il voulait un jour réaliser ce rêve, il fallait à tout prix que les deux années de traitement qu'il avait réussi à mettre de côté, quelque 6 000 couronnes, soient disponibles le moment venu. D'un autre côté, les fameux intérêts seraient peut-être un jour le supplément qui seul lui permettrait de nourrir une famille.

Kafka prit le chemin du guichet. C'était le 5 novembre 1915 ; le temps pressait, les bureaux de souscription fermaient le lendemain à midi ; ensuite, il serait trop tard. « *Qu'on se souvienne*, venait-il de lire dans le *Prager Tagblatt*, *dans quelles valeurs il fallait naguère investir pour toucher de tels dividendes. Profitez donc sagement des quelques heures qui vous restent pour vous enregistrer.* » Cela paraissait raisonnable, mais combien investir, combien ? Kafka s'arrêta devant le bureau, fit demi-tour, s'élança pour rentrer chez lui, rebroussa de nouveau chemin, retourna au guichet le cœur battant, mais ne put se résoudre à entrer. Il retourna chez lui, l'après-midi était passé – il ne lui restait plus qu'à confier la course à sa mère, car il travaillait le samedi matin et ne pourrait aller et venir. Il la chargea de placer 1 000 couronnes en son nom. Non, non, c'était peut-être trop timide : 2 000 couronnes.

Le samedi après-midi – son bas de laine était maintenant entre d'excellentes mains² –, Kafka se décida enfin à aller voir la tranchée de la Kaiserinsel. Pourquoi ce jour-là plutôt qu'un autre ? Devinait-il un lien logique ? Se sentait-il

responsable, maintenant qu'il finançait la guerre? Nous l'ignorons; et la seule phrase, étrange, qu'il consacra à l'événement, ne nous apprend rien de plus : « *Spectacle du mouvement de fourmis du public devant la tranchée et dedans.* » Un trou dans la terre, une file d'êtres vivants : oui, c'est vrai, il n'y avait rien d'autre à voir.

Kafka fit la queue à son tour et se fondit dans ce grouillement. Puis, de retour en ville, il alla voir la famille d'un ami de jeunesse avec lequel, jadis – plus de dix ans déjà –, il avait échangé des lettres presque enflammées. Son nom était Oskar Pollak, ç'avait été dès le début un partisan convaincu et enthousiaste de la guerre, et il était mort cinq mois auparavant sur le front de l'Isonzo avec le grade d'enseigne. Kafka devait depuis longtemps présenter ses condoléances. Il le fit ce jour-là seulement, en revenant de la tranchée – presque trop tard, comme pour tout le reste.